

## Boîtes crâniennes retournées

Nancy Huston

---

Number 195, July 2020

Histoires de cinéma : l'expérience collective des films

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94192ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Huston, N. (2020). Boîtes crâniennes retournées. *24 images*, (195), 32–35.

# **Boîtes crâniennes retournées**

par NANCY HUSTON, écrivaine

***Calgary, 1963-1967. Une fois par an, alors que les finances familiales sont plus que justes (il y a de perpétuels problèmes de dettes et d'hypothèques et d'emprunts et de remboursements et il faut calculer au plus près les dépenses du ménage), mon père se permet une « folie » : il invite toute la famille au cinéma et nous discutons ensemble du film après.***

↑ **Nenette** de Nicolas Philibert (2010)



*Charade, Doctor Zhivago, My Fair Lady, Elvira Madigan* : éblouissements absolus ; fierté d'être estimée assez mûre, à 12-13 ans, pour comprendre ces films où se déchaînent les émotions adultes : désir sexuel, terreur, conflits politiques...

*Wilton (New Hampshire)*, 1968-1970. Dans « la Grande Salle » de mon école, trois ou quatre fois l'an : projections de grands classiques du cinéma en noir et blanc : *Rebecca, Les Hauts de Hurlevent, Les enfants du paradis*... Dans le noir, les mains des garçons bougent, frôlent, interrogent, les genoux des filles s'écartent un peu ou au contraire se resserrent. Lèvres se rapprochent, souffles se retiennent, soupirs se poussent, dos se cabrent, épaules se frottent, pieds se testent et hormones dégoulinent : la salle devient un seul et unique animal respirant, vibrant, tout palpitant de désir. *Idem* pour les cinémas en plein air, quelques petites années plus tard.

*Paris, 1975*. Depuis Mai 1968 la jeunesse française est « politisée à mort » et, pour faire mon éducation politique, mes nouveaux camarades m'amènent régulièrement à la Cinémathèque – la grande, au Trocadero, ou la petite, à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Pas pour nous, les drames bourgeois intimistes d'un Ingmar Bergman – non ! mais Eisenstein ! Chris Marker ! films de combat sur la guerre d'Espagne, la guerre d'Algérie, la guerre du Vietnam !

Ces jeunes Français sont courageux, ils râlent et se plaignent pour un oui et

pour un non, transformant tout commentaire en un slogan à scander en manif : quand l'image est floue, ils engueulent le projectionniste : « *Le/point ! Le/point !* » Écœurés par le propos ambigu de Liliana Cavani dans *Portier de nuit*, qui montre une relation « trouble » entre un officier nazi et une jeune Juive, ils quittent la salle le bras levé en hurlant « *Heil Hitler !* »

*Et ensuite*... tant et tant de souvenirs de salles obscures parisiennes, partageant le délice de la découverte avec un amant, une copine, mon mari, mes enfants, mes étudiants... Émerger dans la rue ensuite, à la Bastille, à Montparnasse, au Quartier latin, et ne plus savoir où l'on se trouve, se frotter les yeux, ne réintégrer que peu à peu le réel... Me faire des amis cinéastes – Léa Pool, Jean Chabot, Yves Angelo, Jennifer Alleyn – et suivre avec eux la création d'un film de A à Z, collaborer à leurs scénarios, voire jouer dans leurs films, sentir leur excitation lors de la première projection en salle... Émotion indicible d'entrer avec d'autres dans une salle obscure où se projette... un film de ma fille ! un film de mon beau-fils !

Mais de toute ma vie, l'expérience de cinéma la plus surprenante fut sans doute la projection en trois fois du film documentaire *Nénette* de Nicolas Philibert – génial portrait d'un orang-outan femelle qui vit encagé depuis des décennies à la ménagerie parisienne du Jardin des plantes. Après avoir eu deux maris et plusieurs enfants, Nénette aujourd'hui

vieille habite avec son fils cadet, un jeune mâle adulte ; ses gardiens humains nous expliquent que la ménopause n'existant pas chez les singes, ils glissent par précaution une pilule contraceptive pulvérisée dans son yaourt chaque matin.

La première projection a lieu à la salle communale d'un petit village du centre de la France. Nicolas Philibert est présent. La période questions-réponses qui suit la projection est assez analogue au film lui-même, avec Nicolas à la place de Nénette et les gens dans la salle à la place des visiteurs du zoo, chacun réagissant selon son univers. (Certains voient dans la cage une métaphore des camps, par exemple, et dans les cordes et plate-formes des instruments de torture...) Soudain un homme interpelle Philibert sur un ton agressif : *« Et alors – vous avez eu la réponse à la question de l'inceste ? Ils copulent ensemble la mère et le fils, oui ou non ? Vous n'avez même pas cherché à le savoir ! Donc, censure, une fois de plus ! Alors que c'était le seul truc intéressant dans tout le film ! »* Nous apprendrons plus tard, faut-il s'étonner, que cet énergumène exerce le métier de psychanalyste.

Belle illustration de l'intégrité de Philibert qui, soucieux de ne pas « profiter » des individus qu'il filme, leur montre toujours le résultat de son travail, la deuxième projection a lieu à la ménagerie elle-même, devant Nénette et son fils. Nénette a encore vieilli depuis le tournage, elle semble totalement

indifférente à ce qui se passe ; mais son fils qui voit (sans se reconnaître) un jeune orang-outan mâle de trois mètres de haut qui se tape sur la poitrine : il s'excite, pousse de grands cris et, bouleversé, se sauve au fond de la cage. Nicolas décide alors de projeter la suite du film sur un écran d'ordinateur. Là, au lieu d'être plus grands que nature, donc affolants, les singes sont tellement petits qu'ils en deviennent insignifiants. Nénette reste imperméable à son propre charme. L'ennui s'installe, les bêtes se grattent, grignotent, regardent ailleurs.

Ô salles obscures, salles obscures, boîtes crâniennes merveilleusement retournées où se projettent, s'explorent et se déclinent en mille mosaïques nos rêves, souvenirs et fantasmes, consommés aux côtés de nos semblables, circulant, ombres oniriques, d'un inconscient à l'autre, vécus dans le corps, dans le souffle retenu, le rire lâché, les mouchoirs qui sortent pour escamoter les larmes, l'odeur délicieuse du popcorn, le craquement agaçant d'un paquet de bonbons qui met trois minutes à s'ouvrir, la trop grosse tête de la femme assise devant nous et les ronflements du monsieur à côté et les jeunes qui consultent sans cesse leurs putains de téléphones portables... tout cela se glissant dans notre cœur, dans notre intimité la plus profonde, merci aux salles obscures d'avoir accueilli et fait éclore notre ardeur d'être provisoirement vivants et définitivement cinéphiles ensemble.